

Quino : Mafalda, enfant terrible de l'Argentine

Mauricio Ciechanower and Louis Jolicoeur

Number 38, December 1989, January–February 1990

Visions sud-américaines

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19739ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

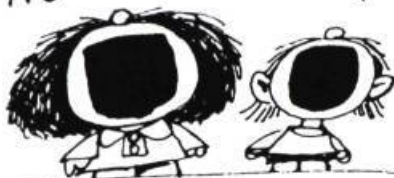
[Explore this journal](#)

Cite this document

Ciechanower, M. & Jolicoeur, L. (1989). Quino : Mafalda, enfant terrible de l'Argentine. *Nuit blanche*, (38), 52–56.

QUINO

♪ NUIIIT DE PAIX ♪ NUIIIT D'AMOUOUOUR ♪



ET ÇA CONTINUE,
LES CHANTS RÉVO-
LUTIONNAIRES !



Mafalda par Quino.

25 décembre 1972.

MAFALDA, ENFANT TERRIBLE DE L'ARGENTINE

Le dessinateur et humoriste argentin Joaquín Lavado, connu dans le monde entier sous le nom de Quino, avait de quoi se réjouir en 1988 : Mafalda, son fameux personnage de bandes dessinées, célébrait son quart de siècle. Vingt-cinq ans se sont en effet écoulés depuis son apparition en Argentine ; et quinze ans depuis sa disparition en 1973, par suite d'une décision — à ce jour irrévocable — de Quino lui-même, qui à cette époque sentait son personnage frôler l'épuisement, à l'instar de celui qui lui donnait vie.

Malgré la longue période écoulée depuis son décès officiel, Mafalda continue de circuler dans bon nombre de pays (dont l'Italie, l'Espagne, la Suède, l'Allemagne, la Grèce, la Finlande, le Mexique et d'autres pays latino-américains), au grand plaisir de milliers de lecteurs qui se retrouvent dans les prises de position contestataires de Mafalda sur la famille, l'école et les conflits internationaux.

Entraîné par son célèbre personnage, Quino a atterri au Mexique à la fin de l'année dernière, invité au Salon international du livre de Guadalajara. Nous avons profité de l'occasion pour causer avec lui de la redoutable Mafalda et d'autres sujets reliés à

son difficile travail quotidien : faire rire (et réfléchir) ses fidèles lecteurs.

Mafalda comme Mansfield

Mauricio Ciechanower — Mafalda a-t-elle toujours eu les caractéristiques que nous lui connaissons aujourd'hui, ou celles-ci sont-elles apparues de façon progressive ?

Joaquín Lavado — Quand est né le personnage de Mafalda, je faisais des dessins humoristiques depuis une dizaine d'années. Cela pourra sembler étonnant pour les lecteurs, mais je dois dire que Mafalda est née à la suite d'une commande que m'avait passée

une agence de publicité. La société d'électroménagers Siam, très connue en Argentine, avait eu l'idée — comme bien d'autres sociétés — de mettre sur le marché ses produits habituels mais sous une autre marque, « Mansfield ». Il fallait donc créer une famille argentine type, telle qu'on retrouve encore dans certaines bandes dessinées américaines, avec laquelle on devait faire une publicité subliminale en ceci que cette famille utiliserait dans ses activités quotidiennes les produits électroménagers de la « nouvelle » marque. Mais on n'a jamais mis sur le marché les appareils Mansfield, la campagne de publicité a été abandonnée et je me suis retrouvé avec une dizaine de bandes dessinées de cette famille type. Dans ces histoires, Mafalda avait un grand frère et ensemble ils discutaient de questions d'actualité avec leurs parents, les interrogeant sur différents sujets, par exemple la psychanalyse, qui était très à la mode à cette époque en Argentine.

M.C. — Pourquoi avez-vous baptisé votre personnage Mafalda ?

J.L. — C'est une histoire intéressante. Les directeurs de cette société voulaient que le nom du personnage commence par la lettre M, comme la marque Mansfield. C'est ainsi que j'ai créé le nom de Mafalda, en me rappelant un personnage du roman *Dar la cara* de l'écrivain argentin David Viñas. Le nom me paraissait gai et je l'ai adopté. Plus tard, j'ai lu une histoire avec une Mafalda qui n'avait rien de gai : celle de la princesse Mafalda de Savoie, fille du roi d'Italie Victor-Emmanuel III, morte au camp de concentration de Buchenwald...

Les bandes dessinées que j'avais créées pour la société Siam sont restées longtemps dans mon tiroir, jusqu'à ce qu'un jour un ami de la revue *Primera Plana*, Julián Delgado, sachant que je travaillais pour différentes publications comme *Rico Tipo*, *Leoplan*, *Avivato* et d'autres (j'en suis venu à travailler simultanément pour six publications de ce genre afin de pouvoir vivre), me demande de collaborer à sa revue. Je lui ai apporté mes histoires, il les a aimées et on a commencé à les publier.

Utiliser la bande dessinée pour retourner les situations

M.C. — Avez-vous alors modifié la structure originale de Mafalda ?

J.L. — J'ai dû modifier certaines caractéristiques pour une raison fort simple : *Primera Plana* était un hebdomadaire d'actualité politique, économique et culturelle ; c'est pourquoi les histoires de Mafalda devaient contenir quelques éléments ayant trait à ce qui se passait dans le pays et dans le reste du monde, en plus des incursions dans le domaine des relations avec la famille, l'école, les amis du quartier. C'était là une modification essentielle par rapport à l'idée première, modification liée aux lecteurs de *Primera Plana* qui, pour la plupart, appartenaient à la classe moyenne argentine. Cette contrainte journalistique m'a fait modifier mon personnage, dans le but de refléter les préoccupations de l'époque.

Les lecteurs de ces bandes dessinées — publiées plus tard dans ces petits livres numérotés qui se sont vendus un peu partout — se souviennent

peut-être de ces histoires qui traitaient de ce qui se passait en Chine, en Afrique, en Amérique latine, ou des questions reliées à la condition féminine... par exemple lorsque Mafalda, mi-sérieuse mi-moqueuse, parlait avec sa mère, qui, aux yeux d'une fillette de son âge, représentait l'élément soumis dans le cadre familial. Dans les deux cas, tant dans les histoires sur les pays du tiers monde que dans celles qui portaient sur la condition féminine, je voulais utiliser la bande dessinée pour retourner les situations, malgré le sérieux des problèmes soulevés.

Avec le temps, ces questions se sont élargies pour faire place à d'autres problèmes de l'époque, en Argentine comme ailleurs : les coups d'Etat en Amérique latine, les confrontations entre les États-Unis et l'Union soviétique, les Beatles, le Secrétaire général des Nations-Unies, la mission Apollo XI, la fin de la guerre du Viêt-Nam, et tant d'autres événements dont parlaient Mafalda et ses amis, directement ou non.

M.C. — Voulez-vous dire que Mafalda était alors essentiellement destinée aux adultes plus qu'aux enfants qui aujourd'hui en ont fait un de leurs personnages préférés ?

J.L. — Effectivement. J'ai toujours conçu Mafalda pour les adultes. Comme je l'ai déjà dit, *Primera Plana* était un hebdomadaire politique, qui paraissait dans le journal *El Mundo*, à la page huit, qui était la section éditoriale du journal. Je dois dire que, jour après jour, je ne me proposais rien de précis. Au journal, on vivait l'angoisse permanente de l'heure de tombée, à 10 heures le soir. Je commençais à travailler le matin vers 9 heures et je me donnais jusqu'à 5 heures pour développer une idée. Je me mettais ensuite à dessiner pour enfin courir au journal avant 10 heures. La méthode était toujours la même : lire le journal, relever les nouvelles importantes et les commenter. Je me souviens qu'une fois, en Suède, une exilée uruguayenne s'est fâchée contre moi, croyant que je préparais mes textes bien à l'avance, dans le but précis de changer la société et non de respecter l'heure de tombée... Ceci dit, il est vrai que chaque histoire de Mafalda visait à faire une critique sociale, était pensée dans ce but. D'autre part, je dois préciser qu'aucune histoire de Mafalda n'a été censurée, alors qu'on m'a censuré plusieurs pages d'humour.

M.C. — Comment expliquez-vous alors que Mafalda soit passée du public adulte au public enfantin ?

J.L. — Je crois que le succès de Mafalda auprès des enfants est dû au fait que les médias — surtout les médias électroniques — ont mis à leur portée les événements nationaux et internationaux, de sorte qu'ils réfléchissent davantage à ce qui se passe autour d'eux. Le public enfantin d'aujourd'hui connaît les présidents des différents pays, le pape, les conflits mondiaux, les groupes de musique rock qui ont remplacé les Beatles de l'époque de Mafalda, et ce d'une façon beaucoup plus systématique qu'il y a 20 ans. Nous nous demandons d'ailleurs parfois s'il ne faudrait pas actualiser certaines choses dans Mafalda : par exemple parler de la guerre Iran-Irak ou des conflits en Amérique centrale plutôt que de la guerre du Viêt-nam, de Javier Pérez de Cuellar au lieu de U Thant, et de ▶

Gorbatchev, de Bush... Avec ou sans humour, les enfants comprennent aujourd'hui les choses à un âge plus jeune.

Mafalda, star des classes moyennes

M.C. — *Comment se fait-il que Mafalda soit appréciée dans des pays d'Europe et d'Amérique latine où les lecteurs sont parfois fort différents des lecteurs argentins ?*

J.L. — En Europe, Mafalda a été bien reçue parce qu'elle a profité du boom latino-américain et de la figure de Che Guevara... Mais il est certain qu'aux États-Unis, en Union soviétique, dans les pays islamiques — et même de plus en plus en Italie aujourd'hui — personne ne la connaît. Je pense qu'il y a une explication logique à cela : l'Espagne, le Portugal, la Grèce et certains autres pays ont des affinités évidentes avec les pays latino-américains ; leurs problèmes sont dans une certaine mesure assez semblables. Mais en Angleterre, par exemple, Mafalda n'a jamais été populaire parce qu'on dit que c'est très latino-américain, qu'on ne comprend rien à ce qui se passe là-bas. Quant à la Finlande, Mafalda y est publiée comme une bande dessinée légère. Ceci dit, il ne fait pas de doute qu'on retrouve dans tous les pays des problèmes concernant les relations avec la famille, l'école, les amis du quartier ; ou la maison, la maîtresse d'école, les voisins, les paiements de la voiture ou de l'appartement, le coût de la vie, l'inflation.

M.C. — *Pourquoi cette identification de Mafalda avec la classe moyenne ?*

J.L. — Si Mafalda appartient à la classe moyenne, c'est sans doute que j'en suis issu. Mon père était employé de magasin dans la province argentine de Mendoza, où je suis né. Les revues et périodiques que je mentionnais tout à l'heure étaient également destinés à un public de classe moyenne, aisée, intellectuelle, *intellectuelloïde*... Il est évident que c'est en partie grâce à cela que Mafalda a été si bien reçue dans les pays latino-américains, et même en Europe, dans les milieux semblables à ceux de la classe moyenne argentine.

M.C. — *Vous avez dessiné une affiche pour l'UNICEF dans le cadre de l'année internationale de l'enfant. Cela a-t-il pu contribuer à faire connaître Mafalda ?*

J.L. — Ça dépend. Dans un pays arabe, par exemple,

l'UNICEF a fait une affiche avec Mafalda, écrite en arabe, et je ne comprenais rien de ce qu'elle disait. En un sens, il est vrai que ça a fait connaître Mafalda, mais pas comme bande dessinée. En Israël, Mafalda est assez bien connue parce qu'il y habite environ soixante-dix mille Argentins. Il y a même un snack-bar qui s'appelle « Manolito », comme le petit ami de Mafalda. Mais je crois que le côté familial du groupe de Mafalda est plus universel que son côté politique.

Mafalda, c'est moi

M.C. — *Existe-t-il des différences entre le Quino politique et le Quino dessinateur et humoriste ?*

J.L. — Non, aucune. Tout ce que je dis est ce que je pense, tant dans la bouche de Mafalda que lorsque je fais dire des méchancetés à Susanita. Des phrases comme « Les pauvres, il faudrait les cacher », en fin de compte c'est moi qui les dis ; je pense à comment peut raisonner un personnage comme celui que représente Susanita, ou aux pièges que tend Manolito dans le commerce de son père. Au fond, je n'ai jamais adhéré à une idéologie politique déterminée ; je suis quelqu'un qui essaie de prendre le meilleur de chaque idéologie, une espèce de franc-tireur. Aujourd'hui, en Argentine, je me porte beaucoup à la défense de la démocratie, mais cela ne signifie pas que je sois en faveur des radicaux ou des péronistes. Je suis parfois très étonné des interprétations que l'on fait de mes histoires. On a publié en Argentine un livre intitulé *Comment lire Mafalda* : d'après son auteur, j'étais une sorte d'agent de la CIA qui endoctrinait les enfants avec des idées et qui au fond ne voulait rien changer. Ou alors on me demande parfois pourquoi Mafalda n'est pas fille d'ouvrier au lieu d'être cette enfant typique de la classe moyenne. Parfois encore des gens politiquement très conservateurs me disent comme ils aiment Mafalda. Et en Espagne, les franquistes ont même fait une affiche avec la figure de Guille et le drapeau franquiste. Alors vient un moment où il faut accepter que chacun interprète à son goût. Je tente d'expliquer ce que je pense, mais les gens l'interprètent de toutes sortes de manières.

M.C. — *Avez-vous eu des problèmes concrets avec la censure ?*

J.L. — Oui, avec les pages d'humour, après avoir cessé de dessiner Mafalda. On m'a censuré six ou sept pages que j'ai publiées dans la revue du journal *Clarín*, au retour de la démocratie.

M.C. — *Comment ressentiez-vous cette atteinte à la*



22 décembre 1964

liberté créatrice ?

J.L. — J'avais déjà connu des expériences semblables : je suis arrivé à Buenos Aires, de Mendoza, en 1954, et déjà à cette époque on m'avait refusé bien des choses dans des revues. On me disait qu'on ne pouvait pas publier d'histoires sur les curés ou sur l'adultère, parce qu'on aurait des problèmes... Puis ça a été pire : durant le régime militaire, j'ai perdu plusieurs amis, même Julián Delgado — de *Primera Plana* — qui était à l'époque directeur d'une revue appelée *Mercado*.

Perd-on le sens de l'humour avec l'âge ?

M.C. — Dans vos histoires récentes, n'y a-t-il pas une note plus sérieuse à l'intérieur du cadre humoristique ?

J.L. — Je tente d'exprimer mes pensées dans ce que je fais. En réalité, je fais la même chose que les réalisateurs de cinéma, comme Bergman ou Fellini. Lorsqu'ils sont tourmentés par une question, ils en font un film, et s'ils n'arrivent pas nécessairement à se débarrasser de leur tourment, ils essaient au moins d'en faire le tour. Dans mon cas, c'est vrai que je crée des histoires de plus en plus complexes. Plus je vieillis, plus je me sens pris en sandwich entre la vie qui avance et la mort, et je me fais ma propre thérapie. Par exemple, j'ai écrit *Quino-thérapie* après avoir subi plusieurs interventions chirurgicales.

M.C. — Peut-on dire alors que vous exprimez dans vos bandes dessinées vos pensées les plus intimes ?

J.L. — Oui. Je suppose que l'on exagère toujours un peu les choses... Il faut bien exagérer, même si ça ne paraît pas toujours. Une Française vivant en Argentine me disait un jour qu'elle se souvenait d'un de mes vieux dessins, où un médecin vient s'occuper d'un enfant et apparaît comme un ange, pour se transformer peu à peu en gangster qui fume un cigare et sort des dollars de son chapeau. Or cette dame aussi, un jour que son enfant était malade, a appelé un médecin ; et comme l'enfant dormait, le médecin lui a dit : « Écoutez, comme il dort maintenant, nous n'allons pas le réveiller ; ça vous fera 400 australes... » Moi, j'ai exagéré un peu avec le médecin qui devenait un gangster, mais en réalité ce sont des questions qui me préoccupent beaucoup. Au fond, des textes drôles comme ceux qui me venaient à l'esprit quand j'ai commencé, vers 23, 24 ans, m'attirent moins. Aujourd'hui je préfère des histoires plus philosophiques,

Mafalda, une héroïne « enragée »

Mafalda n'est pas seulement un nouveau personnage de la bande dessinée des années soixante-dix. Si on a utilisé pour le définir l'adjectif de « contestataire », ce n'est pas pour s'aligner sur la mode de l'anticonformisme à tout crin. Mafalda est vraiment une héroïne « enragée » qui refuse le monde tel qu'il est. Pour comprendre Mafalda, il est nécessaire d'établir un parallèle avec l'autre grand personnage à l'influence duquel elle n'est évidemment pas étrangère : Charlie Brown. Charlie Brown est nord-américain. Mafalda est sud-américaine. Charlie Brown appartient à un pays prospère, à une société opulente à laquelle il cherche désespérément à s'intégrer en mendiant bonheur et solidarité, Mafalda appartient à un pays plein de contrastes sociaux qui cependant ne demande pas mieux que de l'intégrer et de la rendre heureuse. Mais Mafalda s'y refuse et repousse toute avance. Charlie Brown vit dans un univers infantile d'où, à strictement parler, les adultes sont exclus (encore que les enfants aspirent à se comporter comme des adultes). Mafalda vit dans une relation dialectique continue avec le monde adulte qu'elle n'estime ni ne respecte, auquel elle s'oppose, qu'elle persifle et repousse, revendiquant son droit à rester une petite fille qui ne veut pas assumer l'univers frelaté par ses parents. Charlie Brown a évidemment lu les révisionnistes freudiens et va à la recherche d'une harmonie perdue. Mafalda a probablement lu le Che. En vérité, Mafalda a les idées confuses en matière de politique. Elle ne réussit pas à comprendre ce qui se passe au Viêt-nam, elle ne sait pas pourquoi il y a des pauvres, elle se méfie de l'État mais les Chinois l'inquiètent. Il est une chose qu'elle sait clairement : elle n'est pas contente.

Umberto Eco

Tiré de la préface de *Il était une fois Mafalda* de Quino, Glénat, 1989.

avec plus de réflexion. C'est peut-être que l'on perd un peu le sens de l'humour avec l'âge... C'est un peu ce qui est arrivé à Woody Allen, qui a commencé en faisant des films comiques et qui fait maintenant des films beaucoup plus sérieux. On dirait qu'aujourd'hui on ne passe plus par la blague directe pour provoquer le rire, mais par quelque chose de plus complexe qui fait réfléchir le lecteur ; avant je lui donnais tout cuit dans le bec. C'est un peu comme le coup de la tarte à la crème avant et après Woody Allen...

M.C. — Voilà des considérations dont on ne sait plus si elles sont humoristiques, amères ou satiriques.

J.L. — En effet. J'aime maintenant faire un type d'humour qui apporte au lecteur un matériel qui lui permette de développer ses propres idées. Le fait de vieillir, de voir son organisme vous trahir en dépit de l'attention qu'on lui porte, jette un doute sur l'ave-



15 décembre 1964

nir, fait naître des questions dont on ne se préoccupe pas quand on est jeune. On dit qu'il n'y pas pire moraliste qu'un humoriste, et il y a dans ce dicton beaucoup de vrai.

Histoires de lecteurs

M.C. — *Croyez-vous que ces « messages » envoyés à travers l'humour font réellement réfléchir les lecteurs ?*

J.L. — Je le crois. Il m'arrive de sentir vraiment que ce que je fais est utile, pas parce que j'en ai l'impression mais parce qu'on me le dit. Un lecteur me dit que telle page l'a fait réfléchir, qu'il est d'accord. Il y a quelque temps, j'ai reçu une lettre d'une dame du sud de l'Argentine dont la fille souffre de paralysie cérébrale. Quand elle est très déprimée, on lui apporte mes livres et elle accepte mieux son traitement. Ce genre de choses me fait très plaisir.

M.C. — *Vous avez un bon contact avec les gens qui vous demandent des autographes ?*

J.L. — Oui, c'est une chose extraordinaire.

M.C. — *Cela ne se limite sûrement pas à votre seule signature ?*

J.L. — Non, justement, c'est tout le contraire : les gens viennent et vous racontent des choses, parlent de ceux à qui ils offriront le livre. J'écris pour eux toutes sortes de commentaires. Mais il faut dire que

les jeunes Argentins, aujourd'hui, arrivent avec l'autorité issue du régime militaire. Ils te disent d'un ton autoritaire « Signe ici ». Je trouve ça dommage.

M.C. — *À quoi ressemblerait Mafalda si elle réapparaissait aujourd'hui ?*

J.L. — Je ne sais pas. En tant que son créateur, je suis un peu perdu. La question est très difficile pour moi. Le capitalisme me semble être le pire des systèmes, mais les pays socialistes font marche arrière dans leur orthodoxie. Alors je ne sais pas comment ce serait. Aujourd'hui, maintenant que nous n'avons plus de leaders comme Che Guevara, Hô Chi Minh, Mao, Jean XXIII, je suis vraiment perdu.

M.C. — *Et bien sûr Mafalda serait tout aussi perdue.*

J.L. — Oui. Je ne peux imaginer Mafalda aujourd'hui. Les jeunes sont si différents. Avec les ordinateurs, la cybernétique, la robotisation et toutes ces choses auxquelles ils ont accès... ■

*Propos recueillis par Mauricio Ciechanower
publiés dans Plural, vol. XVIII-V,
n° 209, février 1989 ;
traduction de l'espagnol : Louis Jolicœur.*

Outre ses recueils de la série Mafalda tous publiés chez Glénat, Quino a fait paraître plusieurs autres recueils de dessins d'humour dont : *Pas mal et vous ?*, Glénat, 1978 ; *Bien chez soi*, Glénat, 1979 ; *À table*, Glénat, 1981 ; *Laissez-moi imaginer*, Glénat, 1982 ; *Pour l'humour de l'art*, Glénat 1983 ; *Provision d'humeur*, Glénat, 1984 ; *Quino-thérapie*, Glénat, 1985.



Lygia Fagundes Telles UN THÉ BIEN FORT ET TROIS TASSES Alinéa, 1989 ; 24,95 \$

Un thé bien fort et trois tasses est le titre d'un recueil de nouvelles d'une femme de lettres brésilienne. Ce recueil lui a valu le Grand Prix International Féminin. Discrètes et minutieuses, les histoires racontées ont le tranchant d'une lame fine et acérée, « l'aigu de la trajectoire à la limite du cri » (p. 69).

Les personnages sont saisis dans des situations quotidiennes : un couple se préparant pour une soirée, un jeune marié qui rend visite à son frère, deux

femmes dans un jardin. Les profils sont rapidement esquissés, les descriptions physiques, brèves. L'attention se porte plutôt sur divers objets (un bouton, un saxophone), sur de petites choses (une fleur, un papillon), qui, diversement manipulés, éveillent toutefois et contiennent une « [...] force de pierre endormie depuis des millénaires et qui soudain déboule dans une avalanche » (p. 64).

On entrevoit (« Les perles ») une peur muette, une angoisse ancienne, un flot de souvenirs que le collier de perles d'une jeune femme évoque pour son compagnon d'âge mûr. Ailleurs, dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, c'est un papillon se gavant d'une rose qui retient toute l'attention d'une femme ne sachant plus quoi faire, quoi penser, pétrifiée...

Sous l'apparence de l'ordinaire, les lieux sont imprégnés d'un « froid séculaire » et sont le théâtre